Kevin Clementi

La socialisation à la frontière au prisme des cartes cognitives, des pratiques et des discours. Portrait de deux jeunes Strasbourgeoises

Regards Sociologiques, n°60, 2022, pp.33-48

L'article propose un exemple d'utilisation du recueil des cartes cognitives, associés à l'analyse des pratiques spatiales et du discours, pour étudier le rapport à la frontière franco-allemande et les processus de socialisation à cet objet. Pour cela, le papier se structure sur la présentation de deux portraits de jeunes femmes habitantes l'agglomération strasbourgeoise, toutes deux d'origine alsacienne. Nous débutons par l'analyse de la position sémio-spatiale de la frontière dans les cartes cognitives produites par les deux enquêtées. Ces résultats sont ensuite contextualisés via l'analyse des liens entre l'ancrage familial et de la trajectoire sociale des enquêtées et leur rapport actuel à la frontière. Cela est fait notamment grâce à l'analyse des pratiques spatiales, des stratégies d'auto-positionnement par rapport à la frontière et des prises de position discursives envers la récente fermeture de la frontière de 2020.

Il existe un consensus scientifique[1] sur l'idée que la méthode du recueil des cartes cognitives peut être utilisée pour objectiver en partie le rapport à l'espace des individus. Ceci est fait, entre autres, par l'analyse de la place qu'occupent les éléments géographiques qui sont insérés dans ces cartes. En effet, en recueillant l'image globale de l'espace dont on étudie la représentation (la ville, le quartier, *etc.*), il est courant d'enregistrer aussi les éléments qui la composent (les bâtiments, les routes, les places, les points d'intérêt, *etc.*) pour ensuite en étudier l'ordre d'insertion ou encore les comparer à ceux insérés par les autres personnes enquêtées[2]. Ces éléments sont ensuite questionnés principalement en se référant à l'un des deux processus cognitifs suivants. En premier lieu, celui de la « *cognition spatiale* »[3] : l'on prête attention à l'organisation spatiale des connaissances dans la carte cognitive produite, afin d'identifier la structure imagée de la représentation et le rôle de chaque élément dans celle-ci. Deuxièmement, l'on se concentre sur le rapport affectif à l'objet géographique inséré, sur les pratiques qui le concernent ou encore on étudie l'appropriation de celui-ci par une population. Il s'agit là d'une analyse qui se focalise sur le processus de « *cognition environnementale* »[4], et donc sur les *significations spatiales*[5] qui définissent l'objet en question.

La littérature psychologique aujourd'hui privilégie l'étude de la cognition spatiale à celle de la cognition environnementale. Cette tendance nous semble problématique, notamment si l'on reprend le modèle du double codage[6] des représentations cognitives, qui postule que les significations guideraient la constitution de la composante imagée de la représentation. Cette prédominance de l'étude de l'agencement spatial sur celle des significations a deux conséquences. En premier lieu, et à de rares exceptions près[7], dans ces recherches l'on ne poursuit pas d'emblée l'objectif d'analyser le rapport à un objet géographique en particulier. L'on démarre par l'étude d'une représentation globale pour ensuite se diriger vers certains lieux ou objets qui émergent sur le plan de la cognition spatiale. En outre, sur le plan méthodologique, cette tendance porte à la construction d'échantillons assez larges pour pouvoir analyser statistiquement la structure des cartes recueillies, en laissant toutefois en second plan le recueil qualitatif et approfondi du rapport à l'espace. En somme, le processus de cognition environnementale est souvent mis au second plan et questionné principalement pour des raisons pragmatiques et de faisabilité *via* des questionnaires, plus rapides à soumettre que d'autres techniques, car associés au recueil d'un grand nombre de cartes cognitives. Ou pire, il peut arriver que les significations ne soient pas interrogées directement, et donc qu'elles soient déduites à partir d'indices structurels (le nombre d'éléments, leur rang, la disposition d'un élément dans la carte, *etc.*) présents dans la carte analysée.

Nous pensons que l'utilisation d'une méthodologie

[1] Jodelet Denise, «Les représentations socio-spatiales de la ville» : *in* Derycke Pierre Henri (dir.), *Conceptions de l'espace*, Paris, Université de Paris X-Nanterre, 1982, pp. 145-177 ; Depeau Sandrine, Ramadier Thierry (dir.), *Se déplacer pour se situer : places en jeu, enjeux de classes*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011.

[2] C'est ce que font Stanley Milgram et Denise Jodelet dans les années 70. Voir « Psychological maps of Paris » in Milgram Stanley, *The Individual in a Social World : Essays and Experiments*, New York, McGraw-Hill, 1992, pp. 88-113.

[3] Ramadier Thierry, « Articuler cognition spatiale et cognition environnementale pour saisir les représentations socio-cognitives de l'espace », *Revue Internationale de Géomatique*, vol. 30, n° 1-2, 2020, pp. 13-35.

[4] *Ibid.*

[5] Clementi Kevin, «Signification spatiale» in Marchand Dorothée, Pol Enric, Weiss Karine (dir.), *Psychologie environnementale : 100 notions clés*, Malakoff, Dunod, 2022, pp. 227-228.

[6] Paivio Allan, *Mental representations : a dual coding approach*, 1986, Oxford & New York, Oxford University Press & Clarendon Press.

[7] Par ex. : Le Moël Béatrice, Moliner Pascal, Ramadier Thierry, « Représentation sociale du milieu marin et iconographie du territoire chez des élus de communes littorales françaises », *VertigO* [en ligne], 2015, vol. 15, n° 1.

« ouverte » et inductive, telle que l'entretien, est le choix qui s'adapte le plus à l'analyse des significations spatiales, qui constituent la face visible du processus de cognition environnementale. En effet, cela réduit le risque d'imposer la vision du chercheur sur le processus de cognition environnementale, car plus de place est laissée à l'émergence d'indices signifiants dans le discours. L'idée est donc celle de considérer les cartes cognitives comme des outils de projection visuelle qu'il est nécessaire d'expliciter par des techniques de production discursive[8]. Plusieurs recherches en géographie[9] et psychologie[10] qui mobilisent l'entretien ou d'autres méthodes qualitatives en concomitance du recueil des cartes cognitives soutiennent cette thèse.

Les cartes cognitives et le discours comme media d'une analyse des processus de socialisation à l'espace

Il faut souligner un deuxième atout que l'analyse du discours peut apporter au recueil des cartes cognitives. Celui-ci dépend plus fortement de la démarche psychosociologique que nous souhaitons défendre dans ce texte. Cette démarche, qui reconnait les liens entre structures sociales et cognitives, est en opposition avec d'autres utilisations scientifiques de cet outil méthodologique, notamment des visions neobehaviouristes qui considèrent la carte cognitive comme un produit purement individuel dépendant seulement d'une interaction avec un environnement social et spatial externe à l'individu.

En effet, si l'objectif est celui de se concentrer sur l'analyse du rapport (et non d'une interaction) à un objet géographique en particulier, les cartes cognitives doivent être appréhendées comme des objets socialement construits, car les représentations cognitives de l'espace sont élaborées, partagées et performées par les groupes sociaux et dans le cadre des rapports intergroupes. Pour reprendre le modèle de la carte cognitive comme «*métaphore*»[11], celle-ci doit être saisie comme un support cognitif d'action pour les individus, et non pas comme une 'carte mentale' qui serait stockée en mémoire et rapportée en situation d'entretien. Les individus qui construisent leur carte le font toujours avec l'objectif de maîtriser l'espace (se positionner, calculer un itinéraire, *etc.*), de prendre position (opinions, attachement et appropriation, *etc.*), ou encore à des fins de communication (parler de son espace de vie avec le chercheur, faire visiter une ville, *etc.*). En accord avec cela, plusieurs travaux[12] montrent que les cartes cognitives ne sont pas construites selon une logique purement euclidienne, mais sur la base de relations topologiques (à côté de, plus loin de, *etc.*) et de valeur (mieux que, plus sûr que, *etc.*) entre les éléments spatiaux. Il est donc grandement intéressant de recueillir et analyser les prises de position[13] discursives sur un objet spatial qui compose la carte produite, ou encore de faire le lien entre les pratiques sociospatiales et ces prises de position. Dans cette perspective, l'entretien semble donc encore une fois un outil privilégié : il permet de questionner finement le rapport à l'objet géographique par le discours, mais aussi d'accéder à des informations sur la trajectoire sociale et géographique de l'individu, afin de tisser des liens entre ces éléments et l'analyse de la carte cognitive produite.

Si l'on admet que le rapport à l'espace se construit dans les enjeux sociaux, il est nécessaire de s'interroger aussi sur la façon dont les dispositions liées à l'espace sont intégrées le long des trajectoires sociales. En effet, l'idée que l'espace soit à la fois cadre actif de processus de socialisation et objet de ces derniers n'est pas nouvelle en sciences

[8] Par ex. : Morange Marianne, Schmoll Camille, *Les outils qualitatifs en géographie*, 2016, Malakoff, Armand Colin.

[9] Par ex. : Hamez Grégory, *Pour une analyse géographique des espaces transfrontaliers*, Habilitation à diriger des recherches, 2015, Université de Rouen ; Luxembourg Corinne, Messaoudi Dalila, « Projet de recherche-action à Gennevilliers : La ville côté femmes », *Recherches féministes*, 2016, vol. 29, n° 1, pp. 129-146.

[10] Par ex. Haas Valérie, « Les cartes cognitives : un outil pour étudier la ville sous ses dimensions socio-historiques et affectives », *Bulletin de psychologie*, 2004, tome 57 (fasc.6), n° 474, pp. 621-633.

[11] Kitchin Robert M., « Cognitive maps: What are they and why study them? », *Journal of Environmental Psychology*, 1994, vol. 14, n° 1, pp. 1-19.

[12] Ramadier Thierry, « La représentation cognitive de l'espace géographique », *Hypergeo*, [en ligne], 2021 ; Jodelet Denise,1982, *art. cit.*

[13] Nous nous référons ici au travail du psychologue social Willem Doise, qui est orienté vers une intégration entre la théorie des représentations sociales et celle des champs de Pierre Bourdieu. L'auteur fournit un caractère fortement polysémique et interdisciplinaire à la notion de représentation sociale, notamment en la connectant avec les concepts d'habitus et de disposition. L'analyse des prises de position au sens bourdieusien devient primordiale, donc, car les représentations sont considérées comme des principes générateurs et organisateurs de ces prises de position. Cf. Bourdieu Pierre, « La production de la croyance : contribution à une économie des biens symboliques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1977, vol. 13, n° 1, pp. 3-43 ; Doise Willem, Clemence Alain, Lorenzi-Cioldi Fabio, *Représentations sociales et analyses de données,* 1992, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble ; Doise Willem, Les Représentations sociales : *in* Dubois Nicole (dir.) *Psychologie sociale de la cognition*, 2005, Malakoff, Dunod, pp. 153-207.

sociales. La littérature scientifique a en premier lieu montré que les dispositions s'incorporent entre autres par l'espace, et donc par la fréquentation (pratiques, habitat, *etc.*), différenciée socialement, de certains lieux. Aussi, plusieurs travaux montrent des différences dans les socialisations à l'espace, à savoir dans la façon dont les individus «*intègrent des dispositions à se représenter*[14] *l'espace, à investir ou éviter certains lieux et à s'y mouvoir et s'y comporter*»[15] tout au long de leur vie. Ceci crée des rapports à l'espace différents et des représentations différentes, qui se manifestent elles-mêmes dans les cartes cognitives produites par les enquêtés.

En ce sens, plusieurs travaux qui mobilisent le recueil de cartes cognitives montrent des divergences dans la façon dont les individus agencent les éléments dans les cartes cognitives, ainsi que dans les significations spatiales[16]. Ces différences se structurent selon la position sociale que leurs producteurs occupent[17], par exemple.

Ces travaux informent toutefois peu sur les «*plis*»[18] du rapport à l'espace, à savoir sur ses détails à l'échelle individuelle, et sur les mécanismes de socialisation qui l'ont façonné. Pour cela, il est nécessaire de mettre en lien la production cartographique et discursive des individus avec leur trajectoire sociale et résidentielle. Comme nous le proposons dans ce papier, une réelle analyse de trajectoire qui peut rentrer dans les détails des processus de socialisation est nécessaire pour faire cette mise en lien. En ce sens, les mécanismes de socialisation à l'espace (et non seulement leurs effets) restent largement à investiguer par le recueil des cartes cognitives.

[14] À ce propos, il est intéressant de souligner que «les représentations sociales sont souvent confondues avec les dispositions sociales alors (…) qu'elles sont la résultante de ces dispositions qui sont fortement corrélées avec la position sociale occupée». Dias Pierre, Ramadier Thierry, « L'espace géographique comme champ représentationnel : les représentations socio-spatiales de Strasbourg », *Regards Sociologiques*, 2015, n° 47-48, pp. 222-242. Citation, p. 241.

[15] Cayouette-Remblière Joanie, Lion Gaspard, Rivière Clément, « Socialisations par l'espace, socialisations à l'espace », *Sociétés contemporaines*, 2019, vol. 115, n° 3, pp. 5-31. Citation, p. 15.

[16] Par ex. : Felonneau Marie-Line, « Les étudiants et leurs territoires. La cartographie cognitive comme instrument de mesure de l'appropriation spatiale », *Revue Française de Sociologie*, 1994, vol. 35, p. 533-559.

[17] Dias Pierre, Ramadier Thierry, « Relations sociales et cartographie cognitive. Les points de référence comme noyau central des représentations spatiales », *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 2017, vol. 116, n° 4, p. 319-349

[18] Lahire Bernard, *Dans les plis singuliers du social*, 2013, Paris, La Découverte.

Les cartes cognitives et le discours comme media d'une analyse des processus de socialisation à l'espace

Dans ce papier nous questionnons le rapport à la frontière franco-allemande de deux jeunes Strasbourgeoises, *via* deux volets méthodologiques. Le premier est dédié à l'analyse de sa position sémio-spatiale[19] dans les cartes cognitives produites. La position de la frontière est abordée grâce à une tâche de cartographie cognitive (dans notre cas il s'agit du Jeu de Reconstruction Spatiale[20]), suivie d'une production discursive[21]. Ce premier volet permet l'analyse fine de la position de la frontière dans les cartes cognitives, sous l'angle de la cognition spatiale (organisation spatiale des connaissances) et environnementale (signifiés abstraits de l'objet géographique en question). Le deuxième volet (entretien) permet de questionner plus en profondeur le rapport à l'objet géographique qui nous intéresse (dans notre cas la frontière étatique) en questionnant aussi certains aspects de la trajectoire sociale et résidentielle des enquêtées.

Le premier objectif de notre article est donc de nature méthodologique, car nous souhaitons témoigner des atouts de l'utilisation de la méthode de la cartographie cognitive dans une démarche qualitative attentive aux trajectoires sociales et résidentielles : la carte produite sera à la fois abordée comme un objet à analyser, en faisant le lien avec le discours de sa productrice, mais aussi utilisée comme un support d'entretien et de médiation.

Cela nous porte à notre deuxième objectif, ancré à des questionnements de recherche sur le rapport aux objets géographiques. Il s'agit d'interroger les liens entre la position sémio-spatiale de la frontière dans les cartes produites par deux jeunes Strasbourgeoises et leur rapport à la frontière. Ces deux jeunes femmes ont été sélectionnées parmi un échantillon plus large d'individus avec qui nous

[19] Dans un travail précédent, nous proposions le concept de position sémio-spatiale pour analyser la position d'un élément dans les cartes cognitives sur le plan de l'agencement spatial et des significations qui lui sont associés. *Cf.* Clementi Kevin, Ramadier Thierry, « Saisir la position sémio-spatiale d'un élément géographique dans les cartes cognitives », *Mappemonde*, sous presse.

[20] Ramadier Thierry, Bronner Anne-Christine, « Knowledge of the environment and spatial cognition : JRS as a technique for improving comparisons between social groups », *Environment and Planning B: Planning and Design*, 2006, n° 33, pp. 285-299.

[21] *Cf.* encadré.

Matériel empirique et chronologie du terrain

Les deux portraits mobilisés dans le texte sont issus d'un échantillon plus large d'entretiens avec 32 jeunes Strasbourgeoises (n.18) et Strasbourgeois (n.14). Toutes et tous sont résidents de l'Eurométropole depuis 1 an au moins, et ont entre 17 et 26 ans. Ils travaillent ou étudient à l'Université, la moitié environ (n.17) est originaire d'Alsace (Bas-Rhin ou Haut-Rhin). Ces entretiens se structurent sur deux périodes. 12 individus ont été enquêtés avant le début de la crise sanitaire de 2020 qui a porté à la fermeture de la frontière franco-allemande. 20 individus ont été enquêtés après le début de la crise, à partir d'octobre 2020 et jusqu'en décembre 2021.

Les entretiens ont une durée moyenne de 1 h et sont structurés en trois parties.

Une première partie est constituée d'une tache de cartographie cognitive, menée grâce à l'utilisation du JRS. Une deuxième partie correspond à une tache de production discursive inhérente au JRS : nous identifions la frontière quand elle a été insérée et nous demandons de l'insérer si elle n'est pas présente dans la carte produite. Ensuite nous demandons aux jeunes de nous raconter la façon dont ils ont procédé pour construire leur carte. Une troisième partie est constituée d'un entretien semi-directif qui questionne le rapport à la frontière. Sont interrogés notamment les représentations et les pratiques spatiales de la frontière et le rapport à l'Allemagne. Plusieurs questions, en outre, visent à provoquer des prises de position discursives sur la frontière et sur des aspects associés à cet objet. Pour conclure, nous interrogeons les trajectoires sociales et résidentielle des jeunes.

Nous avons pu mener des entretiens supplémentaires (2 à 3) plus longs (2 h en moyenne) avec 3 jeunes rencontrés avant la crise sanitaire. Les deux portraits présentés ici se réfèrent à ce deuxième volet d'entretiens.

avons procédé à un entretien[22]. La sélection de ces deux enquêtées pour des entretiens supplémentaires, qui ont permis la réalisation de deux portraits[23], s'explique par des éléments émergés lors de notre première rencontre qui laissaient entrevoir deux rapports différents à la frontière, qui font d'elles des cas-contrastes pertinents.

Sarah est une jeune fille de 19 ans[24], originaire d'une petite commune aux alentours de Sélestat, à une cinquantaine de kilomètres au sud de l'Eurométropole. Elle habite Strasbourg depuis deux ans lors de notre première rencontre : elle y a déménagé afin d'intégrer une licence à l'université, tout en ayant déjà une bonne connaissance de la ville qu'elle fréquente depuis son enfance pour des raisons familiales. Cette première année d'université a fortement déplu à la jeune femme qui a décidé d'arrêter ses études, afin de trouver du travail ou une formation dans le domaine du sport, qu'elle nous dit être sa «*passion*». Au moment du premier entretien, elle est vendeuse en contrat à durée déterminée dans un magasin de l'hypercentre strasbourgeois, et habite en colocation dans les environs de la Gare. Un an et demi plus tard, lors de notre deuxième entretien, elle travaille comme serveuse dans un établissement situé dans le centre-ville. La jeune femme est issue d'une famille à revenus plutôt modestes et peu diplômée : lors de son inscription, elle en est la première à intégrer un parcours universitaire. Son père est ouvrier frontalier, sa mère ne travaille pas au moment des deux entretiens.

Chloé a 21 ans et est originaire d'une commune qui se trouve à 65 kilomètres au nord de Strasbourg. Elle habite aujourd'hui dans le périmètre de l'Eurométropole. Étudiante en droit, son père travaille comme cadre dans une entreprise et se rend souvent en Allemagne pour des raisons professionnelles. Sa mère est enseignante dans l'Éducation nationale. La jeune femme partage un appartement avec sa sœur, étudiante également. Ses parents soutiennent financièrement les deux jeunes femmes, qui ne travaillent que sporadiquement pour faire de «*l'argent de poche et pour se payer les vacances*». Chloé nous décrit un parcours éducatif linéaire et ancré à un objectif professionnel assez clair : elle souhaite intégrer un parcours de master qui puisse la porter à travailler à l'étranger, dans le domaine du droit international, ou intégrer une institution européenne ou internationale «*qui s'occupe de droits de l'homme*».

[22] *Cf.* encadré.

[23] Nous nous inspirons des travaux de Bernard Lahire, *cf. Portraits sociologiques : dispositions et variations individuelles*, 2002, Paris, Nathan.

[24] Les prénoms ont été modifiés, et l'âge se réfère au moment de notre premier entretien avec les deux enquêtées.

Les deux jeunes femmes sont donc originaires du Bas-Rhin, et ont grandi à quelques kilomètres de la frontière, pas loin de la ville de Strasbourg. En outre, sans n'avoir jamais habité, ni travaillé ou étudié en Allemagne, et sans avoir une famille binationale, elles s'y rendent pour des pratiques d'achat ou de loisir, et cela depuis leur plus jeune âge, avec leurs familles respectives. Dans les deux cas, la situation professionnelle de l'un de leurs parents est ancrée au territoire allemand. Les deux jeunes femmes, en outre, parlent allemand à un niveau similaire. Toutefois, leur trajectoire sociale et l'ancrage socio-économique de leur famille les distinguent, ce qui explique, nous le verrons, leurs rapports respectifs et différents à la frontière qui émergent *via* les cartes cognitives produites, leurs pratiques et leurs discours.

Une centralité diverse de la frontière sur le plan des pratiques et sur le plan symbolique

Nous débutons l'entretien en demandant aux deux jeunes femmes de reconstruire leur espace de vie, en insistant sur le fait que son échelle maximale doit être celle de l'agglomération strasbourgeoise. À l'insertion de chacun des éléments sur la carte, nous demandons à l'enquêtée de nous dire son nom et nous notons l'ordre d'insertion (le rang). Par exemple, si l'enquêtée nomme le premier élément inséré «*Cathédrale*» nous notons : *Cathédrale, 1.* Suite à cette étape, qui peut prendre entre 10 et 25 minutes selon les cas, nous demandons aux enquêtées d'identifier l'élément qui représente sur la carte la frontière étatique, notamment si cela ne nous semble pas clair, afin de bien interpréter leur image. En effet, il se peut que la frontière ne soit pas nommée directement, mais qu'elle soit représentée par le Rhin, par exemple. Si l'enquêtée nous dit que la frontière n'est pas présente, nous demandons de la rajouter dans leur JRS, en laissant aussi la possibilité de modifier l'agencement général de la carte (déplacer des éléments, ou en rajouter).

Comme nous pouvons le voir dans les images 1 et 2, les modalités d'agencement spatial des deux cartes sont assez similaires[25], mais l'échelle de réalisation diffère.

Chloé (image 1, ci-contre) se concentre sur le centre-ville de Strasbourg (éléments de 1 à 8), qu'elle positionne au centre du plateau, et sur quelques éléments qu'elle insère en dehors de celui-ci, comme l'Université (rang 10), son appartement (r. 9) ou encore quelques restaurants, bars et lieux culturels et touristiques. Elle insère aussi la ville de Kehl et ces magasins, ainsi que le tramway qu'elle utilise pour y aller. Initialement, la frontière n'est pas présente dans la carte. Quand nous lui demandons de l'ajouter, elle la construit *via* un fil noir (r. 22) qui vient croiser la ligne de tram (r. 15), et décide d'insérer aussi le pont et la passerelle piétonne (r. 24) sur le Rhin[26], ainsi que le Jardin des Deux Rives[27] (r. 23). Voici comment elle explique, entre autres, la position de la frontière dans sa carte.

> C : Et ici, j'ai mis Kehl et la rue piétonne de l'Église, c'est où je vais le samedi des fois… enfin souvent… (rire) pour faire du shopping. C'est ici que je traverse la frontière, j'y vais avec le tram ou à vélo l'été. La frontière bon, c'est vous qui m'avez dit de la mettre (rire)… mais effectivement je l'avais pensé ici… je la voyais ici, c'est le pont, le tram, la ligne qui va en Allemagne. (…)
> K : Donc la frontière vous avez décidé de ne pas la mettre… exprès ?
> C : Non non… quand je pense à… l'espace… à moi, à mes lieux ici, je ne pense pas forcément à la frontière même si en fait c'est super important pour la ville et l'Alsace en général, qui est à la frontière avec l'Allemagne et tout… mais moi… enfin je ne la vois pas trop, même si on sait qu'on est en Allemagne… d'ailleurs on y va pour ça. Et on traverse la frontière à pied ou en vélo, c'est cool si on pense à d'autres frontières, même en Alsace.»

Sarah (image 2, ci-contre) aborde la tâche de cartographie cognitive différemment sur l'échelle, car elle se concentre sur l'ensemble des quartiers de la ville. Toutefois, elle procède initialement comme Chloé, en ajoutant les éléments «*qui sont importants à Strasbourg*» et donc en se concentrant sur le centre-ville et ses environs (r. de 1 à 4), mais aussi en insérant la frontière en 5e position en correspondance du Rhin en utilisant un fil noir pour la souligner, sur le bleu des carrés utilisés pour le «*fleuve*» (r. 6). Elle insère ensuite d'autres éléments qu'elle considère 'importants', comme les différents quartiers résidentiels ou encore quelques magasins connus, ou lieux culturels ou de loisir (par ex. une gravière très fréquentée l'été). Ensuite, quand elle passe aux éléments liés à ses pratiques dans la ville, et non plus aux éléments symboliques pour celle-ci, elle insère Kehl (r. 18) et d'autres éléments au-delà

[25] Nous ne présentons pas la légende complète des éléments insérés pour protéger l'anonymat des participantes à la recherche.

[26] Trois ponts et une passerelle piétonne traversent le Rhin entre Strasbourg et la ville de Kehl.

[27] Il s'agit d'un jardin binational, sur le Rhin, entre Strasbourg et Kehl.

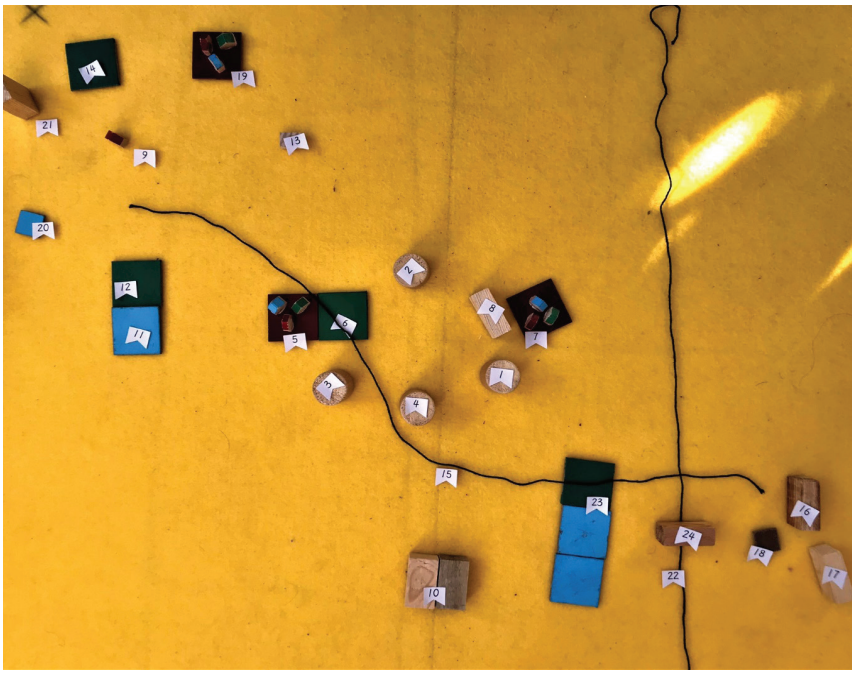

Image 1: jeu de reconstruction spatiale produit par Chloé

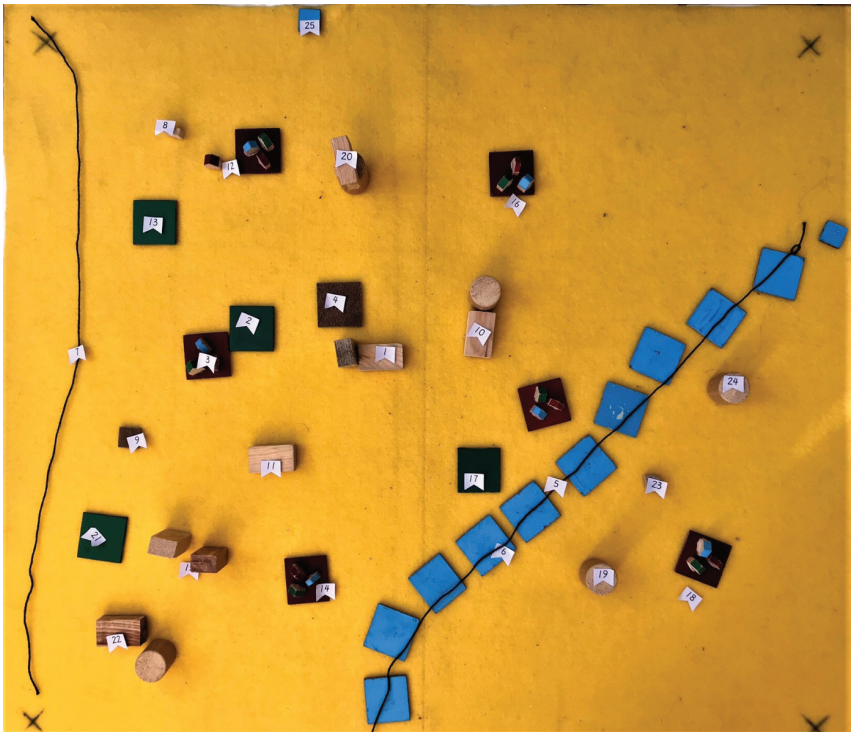

Image 2: jeu de reconstruction spatiale produit par Sarah

de la frontière. Si la jeune femme insère la frontière parmi les éléments importants pour la ville, mais aussi comme une limite externe, elle décide finalement plus tard d'ajouter des éléments situés en Allemagne, car elle y a des pratiques.

K : Du coup la frontière ici tu as voulu la mettre au début par contre… enfin je veux dire, tu as inséré la frontière en 5e position et les magasins, enfin la rue ici à Kehl tu l'as insérée plus tard, quasiment à la fin… pourquoi ?

S : Oui oui, c'est vrai… (rire) parce que j'ai tenté de dessiner les contours de la ville et la frontière ici… je l'ai mise. De l'autre côté pour moi c'est la gare et le parc de l'Orangerie. Donc j'ai mis la ligne noire avec le fil en… coton ici… ici pour que je puisse dans ma tête… me dire qu'il ne fallait pas dépasser… enfin… c'est pour organiser les autres lieux aussi. Mais du coup finalement je l'ai poussée cette limite (rire), quand j'ai rajouté Kehl et l'arrêt Rathaus, la ligne de tram et tout… le City Center il est là aussi…

Comme pour Chloé, la frontière ne délimite pas l'espace de vie de la jeune femme. En outre, dans les deux cas, la frontière n'est pas insérée seule, mais est constellée d'autres éléments (le Jardin des Deux Rives notamment).

Durant l'entretien, nous questionnons plus directement les pratiques spatiales des deux jeunes femmes, qui semblent être importantes pour contextualiser qualitativement la position sémio-spatiale de la frontière. L'analyse discursive confirme cela, tout en soulignant l'aspect symbolique, pour les deux jeunes, des 'franchissements' de frontière : les pratiques en Allemagne sont à la fois fréquentes (plusieurs fois par mois) dans la vie actuelle des jeunes femmes, et aussi ancrées aux habitudes familiales. Le passage de frontière a donc une dimension émotionnelle et symbolique, liée à des souvenirs personnels familiaux.

Dans l'extrait suivant de l'entretien avec Sarah, les pratiques d'achat à Kehl sont mises en lien avec celles de «*shopping*» au centre-ville de Strasbourg. Elles sont racontées spontanément en mobilisant le souvenir d'activités faites avec ses parents et sa famille en général. Ces pratiques ne sont pas solitaires, mais bien collectives. La jeune femme a des souvenirs personnels à Kehl et à Lahr[28], car elle y allait avec ses parents et elle continue à le faire aujourd'hui avec son entourage.

> K : Tu as inséré… voyons… le Port du Rhin, les lignes de tram, ici, tu as mis la rue de Kehl ici et le pont du tram, enfin la ligne D, le McDo et puis les autres magasins de place Kléber et rue des Arcades…
> S : Pour le shopping oui, j'aime bien faire les magasins avec ma sœur et ma mère, ou avec d'autres (rire). C'est d'ailleurs pour ça que je vais en ville normalement, sinon je la traverse juste à vélo pour aller au travail maintenant (…) on y allait avec mes parents aussi au centre-ville de Strasbourg quand j'étais petite (rire). On mangeait au McDo avec ma sœur et mes parents pas toujours (rire) parce qu'ils détestaient ça surtout mon père. Sinon j'y vais avec mon chéri. Et c'est pareil pour Kehl, même si c'est pas vraiment Strasbourg… (rire) enfin si un peu… Mais c'est pareil je l'ai mis parce que j'y vais pour… des achats. J'ai mis ici (indique sur la carte) le pont du Tram et la ligne D parce que j'y vais comme ça avec mon chéri ou mes colocs pour faire des courses. C'est moins cher (...).

Si pour Sarah, le passage de frontière dans le contexte familial est lié aux «*courses*» et à des stratégies 'économiques' parentales, pour Chloé les pratiques familiales de l'Allemagne sont plutôt inhérentes à la dimension touristique et de loisir. Les parents n'allaient pas «*tout le temps en Allemagne pour faire des courses, même si on y allait de temps en temps*», toutefois la frontière était traversée pour des balades touristiques assez fréquemment, à hauteur d'une fois par mois environ.

> C : Avec mes parents on allait tous les ans à Europa-Park… et on a visité la Forêt-Noire aussi. On allait souvent aussi avec ma maman au Kunsthalle à Karlsruhe, ou par exemple… si je pense récemment… (…) je vais souvent avec mon papa voir des concerts à Mannheim.

La jeune femme nous dit d'ailleurs continuer à pratiquer l'Allemagne périfrontalière pour ces mêmes raisons, notamment la visite de patrimoine naturel ou encore de villes, musées et monuments historiques. Dans le discours, la jeune femme tient à souligner que le franchissement de la frontière n'est pas un «*problème*» ni un critère de choix des endroits pratiqués pour le loisir : «*des fois on a envie* (avec son compagnon, NDLR) *d'aller visiter telle ville ou telle ville… ça peut être en France, ou en Allemagne… on regarde plus la distance ou s'il y a une gare et des trains depuis Strasbourg… que le reste en fait…*».

Ce point la différencie de Sarah. Dans le discours de cette dernière, en effet, il y a toujours une 'raison' qui est mise en avant pour motiver le passage de frontière. Elle nous dit franchir la frontière pour la fréquentation de lieux qui permettent des activités qui sont plus «*intéressantes*» en Allemagne, ou qui peuvent être faites plus facilement côté allemand que côté français. Outre que pour les «*courses*», moins chères en Allemagne, elle nous dit aller de temps en temps aux thermes de Baden Baden, car «*c'est plus grand* (…) *et c'est aussi pas trop cher*». Ou encore : «*Sinon… j'y vais* (en Forêt-Noire NDLR) *pour faire des randos, il y a notamment des endroits où il y a moins de gens que dans les Vosges, que mon chéri connait aussi…*».

Nous avons montré que l'aspect symbolique du rapport à la frontière et à son franchissement a émergé sur le versant des pratiques, notamment *via* l'évocation d'un lien affectif des deux jeunes femmes au territoire allemand, ainsi que par le souvenir de pratiques 'frontalières' dans le cadre familial. Toutefois, dans le discours de Chloé nous retrouvons une dimension symbolique supplémentaire qui complète la position sémio-spatiale de la frontière. Elle souligne en effet à plusieurs reprises l'importance symbolique de la

[28] Lahr est une ville allemande frontalière qui, comme Kehl, attire sur son territoire des consommateurs français. Elle fait partie des villes allemandes les plus proches du village d'origine de Sarah.

frontière pour la ville de Strasbourg, au même titre que d'autres éléments ou monuments urbains, tels la Cathédrale ou le Parlement européen : «*Strasbourg est une ville… capitale… de l'Europe quand même… et la frontière est importante pour dire… que c'est une ville multiculturelle par exemple… partagée entre France et Allemagne*». La frontière et les éléments qui y sont associés dans sa carte sont parfois décrits par la jeune femme de manière similaire à une attraction touristique. C'est le cas du Jardin des Deux Rives ou de la passerelle piétonne qui traverse le Rhin : «*c'est très beau, je trouve… je le conseille souvent… quand mes amis qui ne connaissent pas Strasbourg viennent en week-end, je fais souvent avec eux… la balade… on va en tram aux Deux-Rives et on traverse le Rhin pour aller à Kehl*». En outre, Chloé insiste sur le caractère frontalier de la ville et de son urbanisme. Ce dernier représenterait la 'multiculturalité' du territoire urbain : «*si on pense à place de la république par exemple… la BNU et tout le reste, le palais et le reste… ça on le voit et on se dit… c'est allemand!*».

L'analyse dénote une autre différence entre les deux jeunes femmes, concernant l'ensemble des éléments insérés dans la carte. En effet, si les deux femmes commencent leur construction de l'espace de vie par les éléments qui sont «*importants*» pour la ville de Strasbourg, cette importance varie sur un point. Pour le cas de Sarah, ces éléments importants sont choisis *via* un point de vue que l'on pourrait définir 'd'habitante' : elle insère les éléments qui sont importants pour les Strasbourgeois et Strasbourgeoises, et très peu de lieux 'touristiques'. D'ailleurs, ces lieux se trouvent sur toute la superficie de la ville, et non pas seulement dans les parties plus anciennes ou plus touristiques (l'ile centrale, la Petite-France, *etc.*). En revanche, Chloé insère parmi les lieux «*importants*» surtout des lieux touristiques (la maison Kammerzell, quelques musées, le «*pont tournant*» à la Petite France) qui ont une forte valeur 'esthétique' : ce sont des lieux anciens, pittoresques, situés au centre-ville. En somme, le discours de la jeune femme dans l'entretien nous porte à penser que pendant la construction de la carte il y a une tentative de donner une image idéalisée et touristique de la ville.

Cette distinction, entre une vision du point de vue de 'l'habitante', et une vision du point de vue 'détaché', se maintient quand nous interrogeons les enquêtées sur les spécificités locales de la frontière alsacienne. Chloé en effet insiste sur la symbolique européenne et franco-allemande pour décrire une frontière «*ouverte*», symbole de la ville de Strasbourg «*capitale européenne*» et ville «*multiculturelle*».

> C : Je pense que c'est le rapport avec l'Allemagne qui est… la particularité ici… parce qu'on est proches, culturellement et aussi avec l'Europe et tout… c'est le cœur de l'Europe et la capitale… l'une des capitales européennes. (…) La frontière est ouverte parce que les relations entre les deux pays sont ouvertes, amicales, et tout…

Sur la même lignée, la jeune femme prend position sur les frontières intraeuropéennes plusieurs fois dans l'entretien. Elle soutient que leur utilité a diminué dans le temps et que «*leur rôle en Europe est devenu même chiant… pour les gens… pour les habitants. Si on pense par exemple aux problèmes causés par Brexit…*». Ce positionnement 'européiste', en faveur d'un territoire «*sans vraies frontières entre les pays qui… sont en Europe*», est cohérent, nous le verrons, avec la posture et les choix professionnels de la jeune femme. Le regard macro et 'externe' sur la frontière soutient la narration de sa trajectoire d'internationalisation : elle dépeint dans le discours une frontière invisible, qui peut être franchie facilement.

Sarah, en répondant à la même question sur les spécificités de la frontière locale, se concentre en revanche sur les dimensions qui distinguent la frontière franco-allemande du point de vue de l'habitant : la frontière ici est importante, car la population locale y est attachée et parce que cette population a des liens avec le territoire allemand. La dimension européenne est absente de son discours.

> S : Ici on sait qu'il y a une frontière plus intégrée avec l'Allemagne… (…) parce que… les gens ici ont des choses à faire… de l'autre coté (rire) des connaissances ou le travail ou encore c'est pour… peut être si je pense… à la frontière avec la Belgique et aux frontières là-bas dans le Nord… les personnes sont moins… sont plus… centrées… identifiés à la France peut être… Ils n'ont pas toutes les… tous les liens qui sont… qu'ici nous avons avec l'Allemagne.
>
> K : Tu penses à des liens familiaux ? De travail ? Comme ton père qui a travaillé en Allemagne ?
>
> S : Je ne sais pas si… il y a beaucoup de personnes qui ont de la famille en Allemagne… mais ici on a une histoire aussi particulière, les gens travaillent beaucoup en Allemagne parce que… pour des raisons aussi… historiques… il y a des liens. Enfin après tout dépend du travail, mais c'est assez courant notamment dans certains villages que tous les darons travaillent aux mêmes endroits en Allemagne… enfin pas tous, mais une bonne partie.

Une vision ouverte/invisible de la frontière s'oppose donc à une deuxième vision plus ancrée à la vie des habitants et à leur ressenti. Cette différence se matérialise encore une fois dans la réponse que les deux jeunes femmes donnent quand nous leur demandons de définir la frontière et son rôle. Sarah se concentre encore une fois sur son ressenti d'habitante. La dimension historique émerge et les conséquences de la présence de la frontière sur la population locale sont abordées. Dans l'extrait suivant, la frontière délimite bien deux populations distinctes, et la jeune femme insiste sur les différences que la frontière signale.

> S : La frontière c'est ce qui se trouve entre deux pays, comme entre la France et l'Allemagne ici (indiqué sur le JRS, NDLR). C'est donc… une division entre les deux pays, ce qui permet de dire ici c'est la France, ici c'est l'Allemagne… on peut penser à la frontière comme à une ligne qui sépare deux pays, mais ce n'est pas que ça, parce que ça dépend de l'échelle à laquelle tu regardes la carte… il n'y a pas de largeur… d'épaisseur fixe… enfin claire… de cette ligne et on peut penser à toute la ville de Strasbourg comme à une zone de frontière en fait… ou à l'Alsace ou le Bas-Rhin. Ce qui est important c'est de dire que cette zone est différente de l'Allemagne. Donc par exemple… Strasbourg n'est pas… Fribourg, voilà.
> C : Du coup tu as parlé… d'échelles, mais… du coup est-ce… c'est quoi la fonction d'une frontière ? De diviser seulement ?
> S : C'est ce que j'ai dit, ça divise deux pays et ça permet de dire à qui appartient chaque morceau… partie de territoire… ça c'est allemand, ça c'est français, ça c'est suisse, nanana… Et du coup les choses changent des deux côtés, les lois, les… gens aussi… ce qu'ils mangent… ce… qu'ils achètent, les prix des choses… et tout le reste.

Chloé assume en revanche, encore une fois, un point de vue plus 'macro' dans sa définition, en lien avec ses prises de position reportées plus haut. Elle insiste sur le fait que la frontière est une limite 'institutionnelle' et non 'culturelle'. L'idée d'un 'espace culturel' commun entre les Allemands et Français habitant à côté de la frontière émerge dans son discours.

> C : Une frontière… c'est… enfin c'est une ligne qui sert à séparer deux… pays… (silence) Bah, je pense plutôt que ça sépare deux territoires en fait pas que deux pays, parce que c'est concret. Ici c'est la France, ici c'est l'Allemagne, mais en réalité c'est plus compliqué dans le… la vérité est plus nuancée peut être. Oui du coup plutôt marquez territoires, pas pays… (…)
> K : Territoires ? Pourquoi pas deux pays du coup ?
> C : Territoires oui, ce n'est pas que des pays… dans le sens ou le territoire c'est… concret, on sépare le territoire, pas les cultures par exemple… il y a des modes de vie différents, mais c'est aussi beaucoup des préjugés en fait tout ça… si on dit que les Allemands sont comme ça, par exemple ils sont plus ordonnés et tout… en fait c'est pas juste seulement que les territoires sont associés à une façon de vivre, aux habitudes et tout ça… c'est pas comme si quand vous passez la frontière d'un coup les gens sont différents… c'est le territoire qui change, pas les gens d'un coup comme ça…
> (…)
> K : Mais on se rend bien compte pourtant qu'on est en Allemagne non ? Genre les panneaux et tout le reste qui change… et… les magasins, les prix…
> C : oui, mais c'est du concret ça… les gens sont… pas… si différents que ça… que les Strasbourgeois… d'ailleurs il y a beaucoup de Strasbourgeois à Kehl…

Deux rapports différents à la frontière et à l'Allemagne ancrés dans le contexte familial

Une analyse plus poussée du rapport à la frontière des deux jeunes femmes est possible grâce à la suite de l'entretien. Nous pouvons en effet tisser des liens entre la tâche de cartographie cognitive et une analyse plus détaillée des prises de position et des biographies.

Nous l'avons montré plus haut, les pratiques transfrontalières de Sarah sont fortement ancrées à celles de sa famille. Un autre exemple de l'importance de l'ancrage familial dans le rapport à la frontière vient de la question linguistique, qui émerge spontanément dans le discours de la jeune femme : la présence d'un rapport professionnel à la frontière et à l'Allemagne dans la famille a porté ses parents à pousser la jeune femme vers l'apprentissage de l'allemand.

> S : Mon père a travaillé en Allemagne à l'usine (…) Mais bon, du coup on… la famille… mon oncle aussi, ma tante et tout ils sont frontaliers aussi. Donc la famille est assez comment le dire… assez habituée à l'Allemagne, ils parlent alsacien.
> K : Ah, du coup tu parles alsacien ?
> S : Un peu, je comprends bien parfois… parce que je parle allemand, j'ai un bon niveau, entre mes parents et l'école, j'ai appris l'allemand à l'école. Toi tu parles allemand ?
> K : Non (rire) (…) Tu penses que tes parents tenaient au fait que tu parles allemand ?
> S : Oui absolument, même trop (rire). Mon père me foutait la pression pour que je puisse travailler après… si jamais… mais bon, après moi j'ai appris, mais je ne le parle pas aussi bien que lui qui a travaillé là-bas.

Le rôle du roman familial fortement ancré à la frontière est aussi évident dans les contenus

mémoriels qui sont mobilisés par la jeune femme[29]. En parlant des particularités de la frontière locale par rapport à d'autres frontières en France, Sarah identifie une relation historique plus proche entre Allemands et Français en Alsace que dans d'autres régions. Notons que cette relation ne serait pas due qu'à la dimension économique et familiale des populations frontalières, ni, comme dans le discours de Chloé, à un bassin culturel partagé (habitudes, modes de vie, *etc.*), mais bien à des raisons «*historiques*». Ce sont des contenus mémoriels liés aux conflits mondiaux notamment qui émergent dans le discours de la jeune femme, et que nous questionnons directement.

> K : Du coup historiquement tu penses… tu parles de liens historiques, tu peux me dire à quoi tu penses ? En quoi historiquement cet… échange… est-il ancré ?
> S : Oui… je ne suis pas du tout experte (rire) il faudrait que tu parles à mon grand-père (rire) qui est passionné de ça il parle tout le temps des choses qu'il lit dans les magazines et les livres et tout… mais 'historiquement' comme tu dis (rire) peut être on est… nous ici… plus liés aux autres territoires, même dans le mauvais sens en fait… il y a eu la guerre et l'occupation et tout ça… enfin c'est un grand… une grande chose… période qui je pense… qu'il n'y a pas beaucoup de régions qui ont cette histoire… après c'est il y a longtemps et les choses ont changé bien évidemment, mais toute l'histoire des incorporés et tout ça…
> K : Les malgré-nous ?
> S : Oui voilà mon grand-père parle de ça tu pourrais lui parler (rire)… mais je ne connais pas trop ça… je ne sais pas si c'est la même chose… et j'avoue que ce n'est pas mon truc l'histoire… mais c'est quelque chose d'assez connu aussi ici, surtout c'est encore très vivant, je crois… les personnes de la génération de mon grand-père…

Dans cet extrait, ainsi que dans d'autres passages de l'entretien, mémoire familiale frontalière et mémoire collective vont dans le sens d'une reconnaissance des liens à la fois proches et conflictuels avec l'Allemagne. Ceci fait écho aux positions de Sarah envers la possibilité de franchir la frontière définitivement ou pour le travail : même si elle reconnait être «*attachée*» à certains lieux au-delà du Rhin («*pour moi jusqu'à l'année dernière Kehl ça l'était*… (mon espace de vie, NDLR) *tout comme Strasbourg, j'y ai de bons souvenirs quoi… avec mes parents et tout… et même cette année… j'habite ici… j'y vais avec mon chéri en tram ou en vélo et c'est un endroit important pour moi*…) elle nous dit n'avoir jamais songé «*sérieusement*» à chercher un travail ou une formation en Allemagne. Et cela même si ses parents lui ont conseillé de le faire. Le passage de frontière, ici ou ailleurs, est pour elle inenvisageable de manière définitive, et elle nous confie avoir une préférence pour continuer à habiter l'Alsace.

> S : Perso, je préfère rester en Alsace, je m'y sens bien… et je n'aime pas trop l'idée d'être loin de l'Alsace. D'ailleurs pour aller en Allemagne en fait, je n'aime pas trop… l'idée de faire les trajets… mais aussi la vie quoi… je préfère ici, je pense, les gens, la mentalité, tout...

Essayant de la questionner sur ce point dans le deuxième entretien avec elle, dans un passage assez véhément[30] la jeune femme se positionne nettement contre l'idée de suivre la voie de son père qui a travaillé «*toute sa vie en étant maltraité parce que Français en Allemagne, et… en tant que frontalier ici*», même si elle avait la possibilité de gagner plus d'argent côté allemand[31].

En somme, dans le discours de la jeune femme, nous retrouvons des prises de position qui se basent sur une différence ressentie entre les territoires et les habitants des deux territoires nationaux. La mémoire et le roman familial soutiennent ces prises de position, qui portent la jeune femme à franchir la frontière pour certaines raisons (achats, certains loisirs) et pas pour d'autres (travail).

Le rapport à l'Allemagne et son ancrage familial prennent une forme différente pour Chloé. Elle est tournée professionnellement vers l'étranger et tout particulièrement vers l'Allemagne : sa trajectoire est celle d'une jeune 'internationalisée' qui cherche à faire une expérience professionnelle, voire sa carrière entière, à l'étranger. Elle considère cela comme «*naturel*», étant donnée son aisance dans l'allemand et l'anglais, mais aussi étant donné sa trajectoire familiale. Dans cette ouverture à l'international, qui est donc une stratégie pour l'enquêtée, elle nous dit être soutenue par la volonté de ses parents [«*ma mère est trop contente pour Erasmus*»], associée pour Chloé à des spécificités locales [«*chez nous… ici*»] dont la maîtrise de la langue allemande serait un critère.

> K : Vous dites que vos parents vous ont encouragée dans l'apprentissage de l'allemand. L'idée était celle de

[29] Nous entendons par contenu mémoriel une utilisation de la mémoire collective, au sens halbwachsien, qui se concrétise dans la mobilisation d'un exemple historique. Sur notre terrain, ces contenus sont souvent utilisés pour prendre position sur la frontière. Notamment, nous retrouvons des contenus liés aux conflits mondiaux et à la construction européenne.

[30] Nous ne reportons pas ce passage pour protéger l'anonymat de l'enquêtée.

[31] Cette phrase est intéressante si connectée aux prises de position de la jeune femme envers la fermeture de la frontière de mars 2020 à l'arrivée en France de la pandémie de COVID-19, *cf. infra.*

travailler en Allemagne du coup ?
C : Bah, oui, pourquoi pas si j'ai la possibilité et s'il y a une occasion je le ferai… je pense que c'est une bonne idée de montrer qu'on n'a pas peur de se projeter… sur une autre langue, une autre culture… c'est ça… et voilà, en plus mon père nous a toujours (…) on a été encouragés à l'idée d'apprendre les langues étrangères et tout… l'anglais aussi… (…)
K : du coup on pourrait dire que c'est grâce… en quelque sorte… à votre famille que…
C : oui absolument. (…) Mais c'est courant chez nous… ici… qu'on parle allemand, ou que nos parents… nous conseillent d'aller trouver du travail là-bas… Plus que l'anglais peut-être… et encore… peut-être avant… mais en tout cas c'est important. (…)
Et puis bon, on a beaucoup voyagé avec nos parents, moi j'adore les voyages et découvrir de nouvelles choses, je trouve ça important et… je ne sais pas comment dire… (…) sortir de votre zone de confort un peu… (rire) c'est ça que je voudrais pour mon futur pro.

L'utilisation des contenus mémoriels dans le discours fait diverger les deux cas présentés. Comme en témoigne l'extrait reporté plus haut du discours de Sarah, la mémoire des conflits franco-allemands est évoquée par la jeune femme dans des termes flous, mobilisant des contenus mémoriels issus du roman familial. Chloé mobilise aussi dans le discours des contenus mémoriels, mais de manière différente sur le plan thématique. Encore une fois, les contenus mémoriels soutiennent les prises de position discursives. Par exemple, la mobilisation dans le discours de la jeune femme de la période de construction européenne et franco-allemande soutient le positionnement de soi envers l'objet frontière, comme dans le passage suivant.

C : oui je pense qu'on est… on a plus de relations avec l'autre pays… ici la frontière c'est particulier, c'est la capitale européenne, il y a toute… toute la valorisation de l'Europe… on est si on peut dire peut-être plus avancé sur ça… on est vraiment projetés vers l'étranger parce qu'on a plus de contact avec les autres pays… Faut pas oublier la Suisse aussi, c'est l'aéroport à Mulhouse32 (…) Et aussi le tram qui est frontalier aussi. Je pense notamment qu'on a aussi un sentiment d'appartenir à l'Europe nous les jeunes qui grandissent ici… pour tout ça… on vit Schengen… directement…
(…) Sur d'autres territoires tu ne peux pas… passer la frontière comme tu la passes ici entre Strasbourg et Kehl (…) il n'y a pas de contrôles, depuis les accords de Schengen… on a pas de problèmes ici, tout est ouvert, c'est typique de cette frontière voilà… on ne nous contrôle même pas en fait… tout est libre, c'est ça… le territoire frontalier et tout… c'est aussi toute une histoire qui nous pousse à apprendre plus l'Allemand parce qu'on est à côté ou à chercher aussi du travail et tout… et du coup ça nous pousse à traverser la frontière.

[32] L'enquêtée fait référence à l'aéroport international franco-suisse EuroAirport qui est associé aux villes de Bâle, en Suisse, Mulhouse en France et Freiburg en Allemagne.

Prises de position sur la fermeture de la frontière de 2020

Peu de temps après le premier entretien, l'arrivée en Europe de la pandémie de COVID-19 a porté à la mise en place de mesures à la frontière franco-allemande en mars 2020. Afin de contextualiser le point de vue des habitants frontaliers, cette *fermeture*[33] de la frontière doit être saisie dans sa dimension symbolique[34], outre que pour ses effets concrets d'empêchement des pratiques frontalières[35]. Pour la première fois depuis l'application des accords de Schengen (1995), l'on est témoins d'un moment de remise en question du processus géopolitique d'intégration transfrontalière sur le plan de la coopération gouvernementale sur l'« *espace-frontière* »[36] dont sont issues nos enquêtées. Étant donné la rareté du moment vécu, lors du deuxième entretien postérieur à la mise en place et à la levée de ces mesures, nous avons interrogé les ressentis et opinions des deux jeunes femmes sur cette période, qui pouvait, nous en faisions l'hypothèse, représenter un moment de rupture de leur rapport à la frontière.

Les ressentis et les prises de position des deux jeunes femmes divergent sur quelques points, que nous exposons ci-dessous : ces différences contextualisent deux rapports à la frontière déjà présentés dans le texte jusqu'ici. En ce sens, l'analyse ne dénote pas un changement radical de perspective sur la frontière, mais plutôt une interprétation de la crise différente selon le rapport que les jeunes femmes entretenaient à cet objet géographique. L'analyse des prises de position sur la fermeture est en ce sens très intéressante, car le caractère nouveau

[33] Pour reprendre un terme largement utilisé par le champ médiatique en mars 2020.
[34] Clementi Kevin, « Ce que la crise sanitaire révèle du rapport à l'espace : le cas de la fermeture de la frontière franco-allemande en Alsace », *Psychologie Française*, 2022, vol. 67, n° 3, p. 223-247.
[35] La mise en place des mesures correspond environ à l'instauration du premier confinement national, mais la frontière n'a réouvert que le 15 juin 2020, c'est-à-dire après la mise en place de la « règle des 100 km » le 11 mai. Sauf pour quelques catégories professionnelles (frontaliers par exemple, selon les moments) passer la frontière était donc impossible pendant toute la période mars-juin 2020.
[36] Pour reprendre la terminologie utilisée par Philippe Hamman, *Sociologie des espaces-frontières. Les relations transfrontalières autour des frontières françaises de l'Est*, 2013, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg.

et hautement symbolique de la situation, ainsi que nos questions pendant l'entretien, « poussent » les deux jeunes femmes à s'exprimer sur cette fermeture dans le discours.

Sarah nous dit avoir ressenti la frontière «*pour la première fois*» sur le plan des pratiques spatiales et notamment par l'impossibilité de se rendre à Kehl pour ses achats. Pour ce qui concerne la mise en place de la 'fermeture', elle nous dit ne pas avoir d'opinion tranchée sur la mesure en elle-même, mais indirectement nous avons pu recueillir plusieurs prises de position, notamment sur le contexte de la prise de décision de cette mesure. En effet, plusieurs médias reportent que cette décision a été prise d'abord de la part des institutions allemandes, et ensuite françaises[37], et que donc il y a eu peu de discussions et de coordination binationale ou européenne sur ce point. Pour Sarah, ceci est la démonstration que les deux pays agissent dans une optique d'égoïsme national. D'ailleurs, plus généralement dans le discours de Sarah, la fermeture est la preuve que le territoire alsacien et sa contrepartie allemande ne coopèrent pas dans les faits, notamment dans les moments de difficulté : la crise révèle des différences qui étaient moins visibles avant, mais bien présentes.

> S : (…) faut souligner que… encore une fois c'est les Allemands qui ont décidé ça tous seuls… et nous à la traine derrière eux (…) Faudrait qu'on arrête de penser qu'on pense toujours pareil… nous et eux…
> (…)
> Bah oui, ça montre bien qu'on est français et que là-bas ils sont allemands… et que nous on ne veut pas d'eux ici et eux… ils ne veulent pas de nous… pour éviter de contaminer… les autres (…) on se base bien sûr la nationalité des gens quoi (…) on voit que c'est… deux pays différents et pas que… sur le premier ou le deuxième pays… ils ne parlent pas entre eux et ils ont des réflexes… nationaux.

Chloé, tout comme Sarah, dit 'ressentir' pour la première fois la frontière : elle s'est sentie empêchée dans ses pratiques quotidiennes, mais ce sentiment a aussi une connotation symbolique forte. En premier lieu, la jeune femme dès le début de l'entretien, nous interroge directement sur le lien entre notre travail de recherche et la crise sanitaire [«*j'imagine qu'on va parler de la fermeture des frontières…*»] et dit avoir été particulièrement affectée par ces restrictions, qui ont notamment retardé, si non empêché, sa volonté de programmer un séjour d'étude *Erasmus* à l'étranger. Elle dit avoir changé ses habitudes sur le plan des pratiques quotidiennes, notamment pour ce qui concerne les courses et les achats de certains produits. Mais c'est surtout sur l'efficacité de la mesure que le discours de la jeune femme se polarise et où elle exprime toute son incompréhension.

> C : Honnêtement, ça ne sert pas à grand-chose… (…) Oui je comprends l'idée du confinement, là on est d'accord que ça marche pour que les gens ne s'infectent pas… mais là c'est différent, parce que c'est… artificiel de séparer comme ça deux parties de… deux territoires qui sont normalement… pas séparés (…) Et ça change quoi de fermer la frontière si de toute façon on ne peut pas s'éloigner de plus de 100 km de chez soi ?
> (…) on parlait tant de Marine Le Pen pour fermer les frontières, les migrants et tout… en fait c'est le Coronavirus… qui suffit.

La raison principale de la fermeture est donc politique et non sanitaire pour la jeune femme. Encore une fois, la symbolique européenne — qui avait fortement émergé dans le premier entretien pour connoter la frontière à Strasbourg — vient supporter la prise de position de l'enquêtée, qui voit dans la fermeture un non-sens sanitaire et une faiblesse politique de l'UE. Par exemple, dans l'extrait suivant, la jeune femme parle d'une anecdote récente qui montre son niveau de déception envers les institutions européennes et les gouvernements nationaux qui n'ont pas su gérer la crise de façon unifiée.

> C : Mais du coup… on… se demande… c'est ça l'Europe ? Ils ne sont même pas capables de s'appeler avant pour se parler et… prendre des mesures communes… c'est le chacun pour soi quoi… L'espace Schengen c'est quand ça nous arrange, après on oublie…
> K : Vous avez l'air déçue de l'Europe… et de comment a été gérée cette crise sur le niveau… européen.
> C : Oui bien sûr. (…) L'autre jour je discutais de ça avec X38 et il me disait que l'Europe ça ne servait à rien et que ça… ça en était la démonstration… il disait «elle est belle l'Europe !». La fermeture et la crise… sa gestion. Comment voulez-vous qu'on réponde du coup, c'est sûr que la situation n'aide pas à répondre à ces choses-là.

Si pour Sarah, la crise est la matérialisation d'une différence entre les pays, pour Chloé la fermeture est un choix politique à combattre, car elle remet en cause sa vision de l'Europe et du rapport entre

[37] Voir par ex. à ce propos, l'article de Thomas Wieder et Piotr Smolar publié dans *Le Monde* (en ligne) «Coronavirus, en se barricadant, l'Allemagne effectue un revirement majeur» au lien suivant : https://www.lemonde.fr/international/article/2020/03/16/coronavirus-en-se-barricadant-l-allemagne-effectue-un-revirement-majeur_6033203_3210.html (consulté le 09.09.2022).

[38] Pour protéger l'anonymat de l'enquêtée, l'interlocuteur n'est pas présenté dans l'extrait.

France et Allemagne. En ce sens, par exemple, Chloé oppose cette tendance à un fait de collaboration entre les pays, c'est-à-dire l'échange de patients qui traversent la frontière pour être accueillis dans les hôpitaux allemands.

En somme, l'analyse de l'interprétation différente de cette crise par les deux jeunes femmes nous semble intéressante, car, encore une fois, nous partons d'une expérience similaire qui est lue de manière différente. En effet, dans les deux cas, il s'agit de 'ressentir' la frontière pour la première fois en tant qu'institution, dans le sens où pour la première fois on se sent entravés par elle. Et notamment, à cause d'un empêchement concret des pratiques frontalières auxquelles nos enquêtées étaient attachées. Ce qui différencie les deux jeunes femmes est cependant la façon dont elles interprètent les raisons de la 'fermeture' et la manière dont elles prennent position sur celle-ci. La frontière qui ferme, ressentie pour la première fois dans son pouvoir de limite territoriale, est pour Sarah une simple matérialisation d'une frontière pré-crise, déjà là, qui 'marque' son espace de vie et ses choix résidentiels, quotidiens et professionnels. Pour Chloé, à l'inverse, il s'agit d'une prise de décision politique qui 'ferme' une frontière pré-crise 'ouverte', franchissable : il s'agit alors de s'opposer à une mesure considérée un réflexe politique d'un autre temps, inadaptable à ce qu'est la frontière aujourd'hui et surtout à cette frontière franco-allemande.

Conclusion

Nous nous étions fixé deux objectifs dans ce texte. En premier lieu, nous souhaitions montrer les atouts d'une utilisation purement qualitative de la méthodologie de recueil des cartes cognitives. Nous avons montré à plusieurs reprises l'utilisation du JRS comme un véritable support de discussion, un outil de médiation dans notre interaction avec les enquêtées. Cela est particulièrement visible à deux moments de l'entretien. En premier lieu, il va de soi, quand nous questionnons le processus de construction de la carte, en demandant de nous « raconter » les modalités suivies pour la construire. En deuxième lieu, la fonction de la carte comme support d'entretien émerge quand nous interrogeons les pratiques spatiales : celles-ci sont souvent discutées en indiquant sur la carte les lieux dont on parle. En cela, l'intérêt du JRS par rapport à une méthodologie statique (comme le dessin à main levée) est grand : l'outil permet de modifier la carte *in fieri*, de déplacer les éléments, d'en rajouter, *etc.*

Nous souhaitions ensuite montrer le potentiel d'une analyse qualitative des cartes cognitives, et les apports que cette méthodologie peut fournir à l'étude du rapport à l'espace et des processus de socialisation aux objets géographiques. En prenant ces cartes à la fois comme socialement construites et comme ancrées au contexte de l'entretien, nous avons montré que l'analyse des différences de position de la frontière dans les cartes permet de soutenir et de compléter les caractérisations issues de l'analyse du discours et des pratiques spatiales. Tous ces résultats démontrent l'importance de l'ancrage familial dans les processus de socialisation à la frontière franco-allemande, et donc dans la construction du rapport à cet objet. Ils soulignent les liens entre les représentations sociales de l'Allemagne, de l'allemand et de la frontière, les différentes projections dans le futur professionnel, ou encore les positions différentes sur la fermeture sanitaire (ou politique) de la frontière, et, aussi, les significations et les formes différentes associées à la frontière dans les cartes cognitives produites. En particulier, l'étude des cartes, construites par leurs autrices via un processus de positionnement de la frontière dans leur espace de vie, complète l'analyse des prises de position[39] discursives sur l'objet. Cela est visible sur le plan de la cognition spatiale et environnementale.

Sur le plan de l'agencement spatial des éléments insérés dans la carte, nous avons identifié quelques similarités : la frontière est insérée par les jeunes femmes comme un élément qui fait partie de leur espace de vie et non pas comme une limite de celui-ci. En particulier, la frontière a été insérée par Sarah pour des raisons « structurelles », c'est-à-dire pour l'aider à configurer les éléments spatiaux dans son JRS. La frontière, une fois posée dans la carte, a été ensuite utilisée pour agencer les autres éléments spatiaux protagonistes des pratiques de la jeune femme. Chloé, également, même sans avoir inséré la frontière initialement, a toutefois inclus des éléments « allemands » dans son JRS. Ceci confirme qu'elle ne considère pas la frontière étatique comme une limite de son espace de vie. L'analyse des pratiques spatiales actuelles des jeunes

[39] *Cf.* note 13.

femmes nous a confortés dans la reconnaissance de ces similarités dans l'agencement spatial des cartes cognitives : les deux enquêtées pratiquent régulièrement l'Allemagne pour des achats ou pour des loisirs, ce qui explique l'inclusion du territoire allemand dans leur espace de vie. Toutefois, sur le plan des significations, des différences émergent, et la position de la frontière n'est pas la même dans les deux cartes. Si du côté de Sarah cette position est supportée par la dimension émotionnelle et symbolique des pratiques spatiales collectives (famille, amis, compagnon, *etc.*), Chloé insiste tout autant sur l'importance symbolique de la frontière pour la ville, en adoptant un point de vue plus « détaché » par rapport à celui très ancré au ressenti d'habitante locale porté par Sarah.

Nous avons mis en relation ces différences dans la position de la frontière dans les cartes avec une analyse fine de l'ancrage familial des pratiques frontalières, mais aussi des positionnements envers l'objet (stratégies de professionnalisation, *etc.*) et des prises de position sur la frontière qui ferme en 2020.

Si pour les deux femmes la frontière est associée au souvenir familial, les pratiques de ce passé proche sont différentes et fortement ancrées au contexte social dont elles sont issues. Du côté de Sarah, nous retrouvons des pratiques 'utilitaires' et 'matérielles' du territoire allemand, qui est fréquenté par ses parents pour les « *courses* », pour des pratiques d'achats qui sont souvent faites en famille. La jeune femme nous dit continuer cette « tradition » familiale avec son entourage actuel, et dans son discours cette vision « utilitaire » des pratiques allemandes se confirme. L'Allemagne est pratiquée toujours pour une « raison », qui contextualise l'activité faite comme plus intéressante, utile ou économique côté allemand que côté français. Et ceci même dans des pratiques de loisir. Cette conception du passage de frontière est associée à une image de frontière comme véritable limite symbolique, à la fois pour la projection dans le futur de la jeune femme, qui nous dit ne pas vouloir travailler ou vivre côté allemand, à la fois sur le plan abstrait des représentations du territoire et de l'identité locale. En effet, Sarah identifie des différences culturelles entre les habitants de deux pays, et même si elle reconnait des « *liens* », ces derniers sont aussi de nature conflictuelle. Son discours, d'ailleurs, mobilise des contenus mémoriels relatifs à la période des conflits mondiaux et franco-allemands : elle fait allusion aux différences « *historiques* » entre les deux territoires et leurs habitants.

Chloé nous parle aussi de ses pratiques familiales de la frontière, mais sur un plan différent qui est lié à un contexte familial à plus haut capital culturel et économique. La jeune femme, en effet, passait souvent la frontière en famille, notamment pour des pratiques culturelles ou touristiques, et ses parents ne fréquentaient pas souvent l'Allemagne pour les achats. Les pratiques actuelles de la jeune femme sont intéressantes à analyser sous cet angle, car elle continue à franchir la frontière en tant que touriste. Dans son discours, Chloé souligne que la frontière n'est pas une limite pour elle. La jeune femme, en construisant son futur professionnel sur le pari de l'internationalisation, souhaite justement la traverser pour aller travailler à l'étranger. À la différence de Sarah, pour Chloé la frontière est non seulement franchissable, tant métaphoriquement que pratiquement, mais aussi « invisible » : c'est une limite administrative et non culturelle. Chloé se sent proche du territoire allemand et de ses habitants, à la différence de Sarah. Si cette dernière aussi manifeste de l'attachement pour l'Allemagne et le territoire allemand, dans le discours de Chloé nous pouvons parler d'appartenance territoriale qui se fonde sur un sentiment de proximité socioculturelle[40] aux habitants au-delà de la frontière. Cette représentation du futur s'accompagne d'une image de la frontière franco-allemande fortement dépendante du prisme européen et de celui des accords de Schengen.

Dans la perspective d'un prochain travail, il serait intéressant de questionner si le rapport à la frontière pensée comme une institution peut informer plus du rapport à l'État des enquêtées. Il nous semble que cette étude ouvre quelques pistes en ce sens : notamment si l'on reprend une définition dynamique[41] du concept d'institution, nous pouvons identifier deux degrés d'intégration différents du *nomos* contemporain de la frontière franco-allemande,

[40] Pour Marie-Line Felonneau et ses collègues, l'un des marqueurs de l'identité topologique est justement le lien ressenti avec les autres habitants d'un territoire. *Cf.* Felonneau Marie-Line, « Love and loathing of the city : Urbanophilia and urbanophobia, topological identity and perceived incivilities », *Journal of Environmental Psychology*, 2004, vol. 24, n° 1, pp. 43-52 ; Felonneau Marie-Line, Lannegrand-Willems Lyda, Becker Maja, «Spatialisation identitaire chez les adolescents et les jeunes adultes : le cas du Pays Basque français», *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 2008, vol. 80, n° 4, pp. 59 -71.

[41] Dubois Vincent, «Institutions» : *in* Sapiro Gisèle (dir.), *Dictionnaire international Bourdieu*, 2020, Paris, CNRS Editions, pp. 449-450.

qui se caractérise par la mise en scène d'un principe changeant et bi-polaire, qui jongle entre division territoriale et processus d'intégration avec l'Allemagne. En ce sens, les résultats concernant l'interprétation et l'attribution de sens autour de la « fermeture » de la frontière font écho à quelques travaux récents. En particulier, pour reprendre Garance Clément[42], la socialisation à des pratiques frontalières ne conduit pas forcément à une représentation des frontières comme invisibles ou inexistantes tant sur le plan matériel que sur celui plus abstrait du rapport à l'État et à ses limites. Les pratiques frontalières familiales, donc, «*participent plutôt à des formes variables d'étatisation*[43]*, articulées aux processus de socialisation pris en charge par d'autres instances*»[44]. Nos résultats permettent justement de voir à l'œuvre ces autres instances dans le cadre familial. D'un côté, dans le discours de Chloé, l'esquisse de frontières invisibles qui s'accorde à l'opposition à la mesure de fermeture s'explique par une position défensive et distinctive envers la stratégie d'internationalisation qui est à la fois la sienne et celle que ces parents ont voulue pour elle. De ce fait, la « fermeture » de la frontière en mars 2020 est vécue négativement par la jeune femme, qui la perçoit comme un retour en arrière, une réponse politique obsolète contre qui il faut prendre position. À l'opposé, Sarah dépeint plutôt une frontière ancrée et visible, qui matérialise une différence géographique et sociale entre les deux territoires nationaux et qui, quand elle ferme, dénote les intérêts pas toujours convergents des deux populations et des deux États.

Remerciements

Le projet de recherche doctorale dont est issu ce travail a bénéficié du soutien financier de la Région Grand Est. Nous souhaitons remercier tout particulièrement Chloé et Sarah, qui ont généreusement accepté de participer au processus de recherche.

[42] Clément Garance, «Grandir aux frontières, grandir sans frontières ? Les effets socialisateurs de la mobilité trans-frontalière», *Espaces et sociétés*, 2022, vol. 184-185, n° 1, pp. 165-180.
[43] Bourdieu Pierre, «Esprits d'État», *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1993, vol. 96, n° 1, pp. 49-62.
[44] Clément Garance, 2022, *art. cit.*, p. 178.